



Soutenir sa thèse...
à 78 ans!
Page 2



La planète des riches
Page 3



Les marionnettes géantes d'André Viens
Page 4

Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXIII
Numéro 14
2 avril 2007

Dans les coulisses du trafic d'organes

Dominique Forget

En mars 2005, la direction de l'hôpital Royal Victoria s'est retrouvée au cœur d'une saga juridique et médiatique incroyable. Baruch Tegegne, un homme de 61 ans d'origine éthiopienne, en attente pour une transplantation de rein depuis plus d'un an, s'est présenté à l'hôpital avec un donneur compatible qu'il avait déniché en Inde, grâce à Internet.

Selon M. Tegegne, le donneur avait accepté de se départir d'un rein sans demander de compensation financière autre que le remboursement de son voyage à Montréal. L'Indien en question avait prétendument perdu un grand-père des suites d'une maladie du rein. L'histoire de M. Tegegne l'aurait ému et il se serait porté volontaire pour lui venir en aide.

Pas convaincu, l'hôpital a refusé de procéder à la transplantation. En effet, bien qu'il soit possible au Canada d'offrir un organe à un individu qui ne fait pas partie de sa famille, de façon altruiste, il importe que ce don se fasse de façon libre et éclairée, sans pression indue. L'échange d'argent rend tout arrangement illégal. Baruch Tegegne a intenté une poursuite contre le Royal Victoria, mais a mis fin aux procédures quelques mois plus tard... quand l'hôpital a trouvé pour lui un rein compatible, prélevé sur un donneur décédé.

Pour un cas intercepté et médiatisé comme celui de M. Tegegne, combien d'autres transactions de ce type se soldent par le prélèvement et la transplantation d'un organe? Plus qu'on aimerait le croire, pense Marie-Andrée Jacob, professeure au Département des sciences juridiques. La jeune juriste a récemment complété une thèse de doctorat sur la question, à l'Université Cornell. Elle s'est tout spécialement intéressée aux cas des États-Unis et d'Israël.

Dans les petites annonces

Comme le Canada, Israël et les États-Unis autorisent les dons d'organes entre membres d'une famille proche. Ils permettent aussi les dons altruistes, mais interdisent les transactions financières. Certains réseaux ont toutefois trouvé le moyen de contourner le système. Mme Jacob, qui a étudié l'hébreu, a passé deux mois aux États-Unis, mais surtout 14 mois en Israël



Photo: Nathalie St-Pierre

Marie-Andrée Jacob, professeure au Département des sciences juridiques.

où elle a pu s'immiscer dans quelques-uns de ces réseaux et documenter les pratiques courantes. «L'objet de mes recherches n'était pas de déterminer si ces pratiques sont morales ou non, mais d'éclaircir les processus», précise-t-elle.

Au cours de son séjour en Israël, la juriste a rencontré une courtière, sorte d'entremetteuse qui aide les patients en attente d'un donneur compatible. «Tout commence généralement par une petite annonce dans un journal», raconte la professeure. Très brève,

l'annonce mentionne qu'on cherche un donneur pour un rein, par exemple, âgé de 28 à 40 ans, en bonne santé physique. On laisse un numéro de cellulaire.

Suit une conversation téléphonique où l'on s'informe de l'âge du donneur potentiel, de son origine ethnique, de son statut légal au pays, etc. «Souvent, il s'agit d'immigrants qui n'ont pas leurs papiers, mais pas toujours, dit Mme Jacob. Il peut s'agir de Palestiniens ou d'Israéliens. Toujours, ils ont un besoin d'argent pressant et voient la vente d'un organe comme la seule façon de se sortir du pétrin.»

Une fois le donneur identifié, le courtier organise une rencontre entre celui-ci et le receveur dans un endroit discret, généralement un café ou un restaurant. «C'est à ce moment qu'il faut faire preuve de créativité pour inventer une histoire de parenté crédible. Idéalement, l'histoire doit être simple et le plus près possible de la réalité.»

Selon les recherches de la juriste, les courtiers et les receveurs aiment habituellement faire affaire avec des donneurs-vendeurs mariés qui font preuve de stabilité. Préférentiellement des hommes. «On considère que les hommes sont plus solides émotionnellement et qu'ils sont moins susceptibles de compromettre la transaction», mentionne-t-elle. Elle ajoute que le prix de l'organe varie en fonction de sa provenance. «Il semble que plus la peau du donneur est blanche, plus l'organe vaut cher sur le marché.»

Pas de sanctions

La professeure Jacob a également rencontré, pendant son séjour, des membres des comités responsables de décider si la transplantation peut aller de l'avant ou non: travailleurs sociaux, médecins, citoyens et autres. «Certains percevaient leur rôle un peu comme celui d'un détective qui doit faire la lumière sur l'histoire de parenté. Ils déploraient ne pas avoir plus de pouvoir, pour obtenir des renseignements personnels sur les personnes impliquées.»

D'autres, toutefois, accordaient leur consentement tacite aux transactions, dans la mesure où l'histoire était crédible. «De leur point de vue, le donneur a toujours le choix, même quand il est soumis à une pression financière. Ils perçoivent leur rôle comme celui d'un aidant, qui contribue à sauver la vie du receveur.» Une fois la décision prise, tous les documents sont détruits.

Bien qu'elle ait passé moins de temps aux États-Unis, Marie-Andrée Jacob a pu rencontrer les membres d'un comité d'éthique dans un hôpital du sud du pays. Ils faisaient essentiellement face aux mêmes conflits éthiques que leurs confrères israéliens. «Comme en Israël et au Canada, il y a un certain flou juridique entourant la question des dons d'organes entre vivants. Il existe des lois, mais pas vraiment de sanctions. Ça laisse place à l'inventivité.»

Deuxième Annuelle de l'École des médias

Les médias québécois: des contenus *made in USA*?

Qui n'a jamais jeté un coup d'œil aux péripéties de Jack Bauer dans la série américaine *24 heures chrono* ou à des superproductions à la *Spider Man* ou à la *King Kong*?

Le colloque «*Born in the USA?* Les médias québécois sous influence», qui se tient les 4 et 5 avril, permettra de s'interroger sur l'influence du plus grand producteur de biens culturels de la planète dans le paysage médiatique québécois.

Organisé dans le cadre de la deuxième Annuelle de l'École des

médias de l'UQAM, cet événement ouvert au grand public se déroulera à la Salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400) du pavillon Judith-Jasmin. Il réunira une vingtaine de conférenciers – chercheurs de la Faculté de communication, journalistes, producteurs et réalisateurs – qui débattront de la façon dont l'emprise culturelle américaine s'exerce au cinéma, à la télévision et dans les médias d'information.

Pour Yves Théorêt, directeur de l'École, l'ascendant des productions américaines au Québec est indis-

table. «Le nombre d'émissions et de séries de télévision américaines, doublées et diffusées sur nos ondes en période de grande écoute, s'est accru au cours des dernières années. De plus, 85 % des films présentés dans nos salles de cinéma en 2006 étaient américains. On peut aussi se demander si nos pratiques journalistiques s'inspirent davantage du *New York Times* que du journal *Le Monde*, ou de CNN que de France 2.»

Parmi les activités du colloque, un débat est prévu entre Antoine Char,

professeur de journalisme à l'École des médias, et les journalistes John R. MacArthur, président et éditeur du *Harper's Magazine*, et Richard Héту, correspondant de *La Presse* à New York. À noter également la présence de Florian Sauvageau, directeur du Centre d'études sur les médias à l'Université Laval, Luc Wiseman, président de la maison de production Avanti Ciné Vidéo, Robert Goyette, rédacteur en chef de *Sélection du Reader's Digest*,

Suite en page 2 ►

Faire un doctorat à 70 ans... et des poussières !

Claude Gauvreau

«**T**ravail d'érudition remarquable, thèse novatrice qui doit être publiée», ont dit les membres du jury. Monique Nadeau, 78 ans, vient de soutenir avec succès sa thèse de doctorat en histoire de l'art à l'UQAM. Au début de la séance, la voix un peu chevrotante, on la sentait nerveuse. Mais elle prit rapidement de l'aplomb, rassurée par les commentaires élogieux du jury et par la présence de ses amis et de membres de sa famille. «Je n'ai pas l'habitude, c'est ma première soutenance», a-t-elle lancé avec candeur, provoquant quelques rires dans l'auditoire.

«C'est une femme énergique, un modèle de persévérance», souligne Laurier Lacroix, son directeur de thèse, qui la connaît depuis plus de 20 ans. Les étudiants qui l'ont côtoyée pendant sa scolarité de doctorat ont tous été frappés par son intelligence, son dynamisme et sa simplicité, poursuit-il. «Ils la surnommaient affectueusement *Madame patrimoine*.»

Carrière tardive

Née à Sherbrooke, Monique Nadeau entreprend à la fin de la trentaine des études collégiales en lettres et en histoire de l'art. «J'avais élevé mes quatre enfants et je n'avais pas envie de devenir une femme désœuvrée, confie-t-elle. Je suis une touche-à-tout. Plus jeune, j'ai fait de la radio, créé une troupe de théâtre avec mon conjoint et vendu des bijoux. J'étais parmi les



Photo: Imacom/Martin Blache

Monique Nadeau a soutenu avec succès sa thèse de doctorat en histoire de l'art.

premiers adultes à suivre des cours de jour au cégep.»

Sa carrière prend son envol au cours des années 80, à l'aube de la soixantaine, alors qu'elle obtient une maîtrise en histoire de l'art de l'Université Concordia et une maî-

trise en muséologie de l'Université de Montréal. Elle enseigne également l'histoire de l'art et de l'architecture au Canada, les arts décoratifs et la muséologie à l'Université Bishop's durant 15 ans, tout en assumant le poste de directrice administrative du Centre

de recherche des Cantons de l'Est à la même université, de 1987 à 1995. «Je suis contente d'avoir pu convaincre des étudiants de persévérer dans leurs études. Aujourd'hui, je vois beaucoup de jeunes qui s'imposent des sacrifices pour décrocher un diplôme, sans être certains d'avoir un emploi en bout de ligne.»

Monique Nadeau s'est aussi impliquée dans le milieu muséal et a œuvré, à divers titres, au Musée de la civilisation du Québec, au Musée national des beaux-arts du Québec et au Musée des beaux-arts de Sherbrooke, pour ne citer qu'eux. Commissaire de plusieurs expositions pendant les années 90, elle remporte en 2002 le prix *La Tribune* de la Société d'histoire de Sherbrooke pour sa contribution exceptionnelle à la mise en valeur du patrimoine architectural, archivistique et historique des Cantons de l'Est. «Le milieu de l'art au Québec est vivant et stimulant, affirme-t-elle. Mais il a besoin d'un meilleur appui financier, en particulier du secteur privé qui pourrait contribuer davantage.»

Vieillir, c'est dans la tête

La thèse de doctorat de Monique Nadeau porte sur l'histoire d'une institution dont le rôle culturel a été important au Québec: le *Art Building* de Sherbrooke. Entre 1857 et 1927, ce lieu a été à l'origine de nombre d'activités dans le domaine des beaux-arts, des lettres et de la musique. L'édifice hébergeait une salle de lecture, une

bibliothèque publique – avant la création de celle de Montréal – et une grande salle où se tenaient des expositions d'œuvres d'art, des concerts et des conférences. «Cette histoire passionnante m'habitait depuis longtemps et j'avais simplement envie de la raconter, explique Mme Nadeau. Il m'a fallu du temps pour fouiller les archives et j'ai failli abandonner à quelques reprises. Faire une thèse de doctorat, c'est comme entrer en religion. Heureusement, j'ai pu compter sur l'appui de Laurier Lacroix, de mon conjoint et de mes enfants.»

Selon le professeur Lacroix, la thèse de Mme Nadeau permet de faire découvrir un chapitre méconnu de l'histoire culturelle régionale du Québec. «Monique a démontré que Sherbrooke a été le théâtre d'activités artistiques et culturelles qui n'ont pas d'équivalent dans les autres régions du Québec au tournant du siècle dernier. Enfin, elle aide à mieux comprendre la richesse des rapports entre les cultures anglophone et francophone qui cohabitaient de façon harmonieuse à Sherbrooke.»

Que compte faire Monique Nadeau, maintenant qu'elle a terminé sa thèse? Se reposer? Bien sûr que non, puisqu'elle prépare une exposition sur le peintre canadien Frederick Coburn qui se tiendra à Valcourt, le 15 avril prochain. Et puis, elle continuera de siéger, en tant que représentante du secteur de la culture, à la Conférence régionale des élus (CRÉ) pour la région de l'Estrie, tout en participant aux travaux de l'Institut de recherche en art canadien de l'Université Concordia. Ouf! «Je crois tenir mon énergie de ma mère qui était toujours entre deux valises», souligne-t-elle.

Comme dit Laurier Lacroix, «l'âge n'est pas toujours un obstacle quand on veut réaliser des choses dans la vie. Peut-être que vieillir, c'est dans la tête.» •

Une étudiante de l'UQAM à la Cour suprême

La candidature de l'étudiante Valérie Scott a été retenue pour un poste de clerk à la Cour suprême du Canada, un stage rémunéré qu'elle effectuera en 2008-2009 auprès de la juge Marie Deschamps.

Diplômée du baccalauréat en droit international et relations internationales, Valérie Scott poursuit actuellement ses études pour l'obtention d'un baccalauréat en droit. «Ce stage représente la plus belle opportunité de ma carrière, explique-t-elle. Il s'agit d'une occasion unique d'observer de près les rouages de la Cour suprême.»

Chaque juge s'adjoit les services de trois clerks, qui lui donnent un coup



Photo: Denis Bernier

Valérie Scott, étudiante au baccalauréat en droit.

de main en effectuant principalement du travail de recherche et de rédaction

sur les causes à l'ordre du jour. «Je pourrai donc côtoyer non seulement la juge Deschamps, mais également les 26 autres clerks qui proviennent de partout au Canada et qui possèdent tous des expériences riches et variées en droit», ajoute-t-elle.

Outre les nombreuses bourses d'excellence à son actif, soulignons la performance remarquable de Valérie lors de l'édition 2005 du concours de

plaidoirie Charles-Rousseau en droit international public. Elle y avait obtenu le prix de la meilleure plaideuse et son équipe y avait remporté plusieurs prix. «Dans le cadre de ce stage, je pourrai assister aux plaidoiries à la Cour suprême, là où l'on retrouve habituellement les meilleurs plaideurs au pays», conclut-elle avec enthousiasme.

► MÉDIAS – Suite de la page 1

Thérèse David, vice-présidente aux communications du réseau TQS, et de comédiens québécois qui ont travaillé aux États-Unis. Jacques Girard, vice-président du conseil d'administration de l'UQAM et consultant chez Sun Media, prononcera le mot de clôture.

Deux lancements auront lieu à l'occasion du colloque, ceux de l'ouvrage *Deadline America* d'Antoine Char, publié aux éditions Hurtubise HMH, et du DVD *En expédition avec la Fondation Sur la pointe des pieds*, réalisé par les étudiantes en communication Christine Chevarie, Krista Simoneau et Marie-Claude Blouin.



PUBLICITÉ

L'UQAM

Le journal *L'UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l'information.

Directeur des communications

Daniel Hébert

Directrice du journal

Angèle Dufresne

Rédaction

Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau

Photos

Nathalie St-Pierre

Conception de la grille graphique

Jean Gladu, designer

Graphisme

Geneviève Ouellet

Infographie

André Gerbeau

Publicité

Isabelle Bérard

Communications Publi-Services Inc. (450) 227-8414, poste 300

Impression

Payette & Simms (Saint-Lambert)

Adresse du journal

Pavillon Berri, local WB-5300

Téléphone: (514) 987-6177 • Télécopieur: (514) 987-0306

Adresse courriel

journal.uqam@uqam.ca

Versión Web du journal

www.journal.uqam.ca/

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0831-7216

Les textes de *L'UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

UQAM

Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal Québec H3C 3P8

SUR INTERNET

www.edm.uqam.ca

Les riches détruisent la planète

Dominique Forget

Journaliste au quotidien *Le Monde*, Hervé Kempf creuse les sujets environnementaux depuis plus de 20 ans, quand la catastrophe de Tchernobyl éveille sa conscience aux dangers qui menacent la biosphère. Depuis, au fil des années et de ses reportages, la crise écologique n'a fait que s'aggraver. Dans *Comment les riches détruisent la planète*, publié en janvier dernier aux éditions du Seuil, le journaliste brosse un noir portrait de l'état de notre planète. Changements climatiques, multiplication des déchets toxiques, disparition des espèces... tout y passe. Mais il fait plus que tirer la sonnette d'alarme. Il identifie la source de la catastrophe et désigne un responsable : la classe dominante qui dilapide les ressources, faisant fi des avertissements et du changement de cap qui s'impose.

«Pour appréhender la catastrophe qui nous pend au bout du nez, il importe de mettre en relation la crise écologique et la crise sociale actuelle», dit le journaliste qui sera de passage au Cœur des sciences le 10 avril pour exposer les grandes lignes du constat qu'il dresse dans son livre. «Ce sont deux facettes du même désastre.»

Dans son livre, Hervé Kempf s'en prend notamment aux milliardaires de ce monde et à leurs enfants, avides de pouvoir et de consommation. Il montre comment la croissance matérielle, qu'ils ont élevée au statut de religion, accentue la dégradation des écosystèmes. Il va plus loin, en avançant que l'oligarchie exerce une influence sur



Photo : Philippe Matsas

Hervé Kempf, Journaliste au quotidien *Le Monde*.

l'ensemble de la société et l'incite à consommer. Le journaliste appuie ses propos sur une théorie développée par Thorstein Veblen, économiste américain du 19^e siècle. Selon ce dernier : «toute classe est mue par l'envie et rivalise avec la classe qui lui est directement supérieure dans l'échelle sociale, alors qu'elle ne songe guère à se comparer à ses inférieures, ni à celles qui la surpassent de très loin.»

Autrement dit, on tentera toujours de se hisser dans l'échelle sociale pour atteindre le niveau de consommation de son patron, qui lui-même voudra imiter son supérieur.

Selon le journaliste, les puissants de ce monde ne seraient pas près de lâcher leur emprise. Au contraire, ils profiteraient de l'alibi du terrorisme pour affaiblir la démocratie et la libre discussion des choix collectifs. Ils arriveraient en quelque sorte à museler les citoyens qui sont conscients du drame, mais trop peu nombreux pour arriver à le freiner.

Hervé Kempf se défend d'être pessimiste. «Ce sont ceux qui tiennent le haut du pavé qui font preuve de pessimisme, dit-il. À partir du moment où l'on s'attaque à prendre la mesure de la catastrophe et à identifier ses sources, on se range nécessairement dans le camp des optimistes. Quand on a un bon diagnostic de la situation, il devient possible d'agir.»

Il souligne que certains signes encourageants se manifestent, au sein du mouvement altermondialiste, notamment. «Je sens un certain retour du balancier. L'idéologie néolibérale perd de sa force idéologique. L'envie de refaire le monde émerge.»

Hervé Kempf sera au Cœur des sciences, le **10 avril, à 19h**. Sa conférence sera présentée et commentée par le journaliste en environnement du *Devoir*, Louis-Gilles Francoeur. Adultes : 8\$. Étudiants et aînés : 2\$ ●

SUR INTERNET

www.coeurdessciences.uqam.ca/



Concours d'art oratoire en chinois

Le 12^e concours annuel d'art oratoire en chinois pour les étudiants universitaires du Québec, ainsi que les préliminaires du 6^e concours «Pont de la langue chinoise» pour les étudiants universitaires du monde entier ont eu lieu le 17 mars dernier, à l'UQAM, réunissant près d'une quarantaine de participants et une centaine de

spectateurs.

Deux de nos étudiants s'y sont distingués : Vincent Lacroix-Cuerrier, étudiant au baccalauréat en science politique, et Marie-Hélène Pozzar, étudiante au baccalauréat en communication (journalisme), ont remporté le premier et le deuxième prix du niveau I du volet québécois du concours.

Des Uqamiens à l'Assemblée nationale

Plusieurs diplômés, un chargé de cours et deux professeurs de l'UQAM ont été élus à l'Assemblée nationale lors du scrutin du 26 mars dernier. Représentant les trois partis, les 16 députés uqamiens sont de tous les horizons. Sous la bannière libérale, on retrouve le professeur Alain Paquet, du Département de sciences économiques, réélu dans Laval-des-Rapides, ainsi que le chargé de cours Emmanuel Dubourg (M.B.A., 00), Prix performance 2006 de Réseau ESG, et les diplômés Pierre Marsan (B.A.A., 72) et Marguerite Blais (Ph.D. communication, 04). Le professeur Camil Bouchard, du Département de psychologie, réélu dans Vachon, ainsi que les diplômés Stéphane Bergeron (B.A. science politique, 87), Claude Cousineau (B.Sc. biologie, 74), Jacques Côté (B.A. science politique, 92), Guy Lelièvre (LL.B., 77), Serge Deslières (B.Ed, 71) et Maxime Arseneau (C. sciences de l'éducation, 78) représenteront le Parti Québécois. Du côté de l'Action Démocratique du Québec, Martin Camirand (C. écologie, 91), Éric Laporte (B.A.A., 98), François Desrochers (B.Ed., 98), Lucille Méthé (B.A.A., 81) et Sébastien Proulx (LL.B., 98) feront leurs premiers pas à l'Assemblée nationale.

PUBLICITÉ

Prix Reconnaissance UQAM 2007

Le Gala Reconnaissance UQAM 2007 aura lieu le 9 mai prochain, à l'hôtel Delta Centre-Ville. À cette occasion, les sept Facultés/École de l'UQAM, ainsi que la TÉLUQ remettront chacune un Prix Reconnaissance à l'un de leurs diplômés.

Symbole par excellence de la réussite et de l'engagement, le Prix Reconnaissance UQAM est une récompense qui souligne la qualité exceptionnelle du parcours professionnel de diplômés de l'UQAM qui, par leurs réalisations et leur engagement, contribuent au développement de leur secteur d'études, de leur sphère d'activité professionnelle ainsi qu'au rayonnement de leur *alma mater*.

Le Journal *L'UQAM* propose le portrait de deux de ces lauréats à chaque parution d'ici le 9 mai.

André Viens : l'âme du Théâtre Sans Fil

Pierre-Etienne Caza

«<<■<■<■ormis Bobinette, Pépinot et Capucine, il s'agissait de mon premier contact avec les marionnettes», raconte en riant André Viens à propos d'un atelier suivi lors de sa deuxième année de baccalauréat en animation culturelle, à l'UQAM, en 1971. Pour lui et quelques condisciples, le coup de foudre avec le *bunraku*, vieille technique de théâtre japonais utilisant des marionnettes de grande taille, fut instantané. Leur production de fin de session s'en inspira et ils connurent un succès retentissant qui traça la voie à la création d'une entreprise audacieuse. Trente-six ans plus tard, les marionnettes géantes du Théâtre Sans Fil et leurs histoires fantastiques ont séduit plus de trois millions de spectateurs, dans une vingtaine de pays de quatre continents. La Faculté de communication décerne son Prix Reconnaissance UQAM 2007 à André Viens, directeur général et artistique du Théâtre Sans Fil.

Orienté dès le départ vers la clientèle adulte, le Théâtre Sans Fil (TSF) a produit à ce jour près d'une vingtaine de spectacles de marionnettes géantes, en s'établissant d'abord au Québec avec des productions à saveur nationaliste. «Avec l'élection du Parti Québécois, en 1976, j'ai cru que nous devions délaissier les connotations politiques pour nous concentrer sur le développement de notre technique et de notre art», explique André Viens, qui souhaitait sortir des frontières du Québec. Certains membres de la troupe, en désaccord, choisirent alors de claquer la porte.

Pour percer hors Québec, André Viens décide de traduire les productions du TSF en anglais, travaillant désormais avec des voix off. Il remporte son pari et obtient un vif succès avec l'adaptation de légendes amérindiennes, notamment *Ciel bleu prend femme*, un conte érotique. En 1980, le TSF est invité au Festival mondial de la marionnette, à Washington. «J'ai pu constater que notre produit était unique au monde, se rappelle M. Viens. Les portes se sont alors ouvertes aux États-Unis et à l'international.»

Créations originales ou adaptations, toutes les productions du TSF ont en commun d'être traduites dans la langue d'accueil du pays hôte, en faisant appel à des comédiens locaux. «Cela occasionne de belles rencontres», confie M. Viens, qui a veillé à l'adaptation de ses productions en anglais, en cantonais, en espagnol, en vietnamien, en hébreu et en japonais.

L'imaginaire et le fantastique

À partir de la fin des années 70, le TSF opte pour le créneau fantastique.



Photo : Nancy Lessard

André Viens, lauréat du Prix Reconnaissance UQAM 2007 de la Faculté de communication.

Le Hobbit, adapté en 1979 à partir du célèbre roman de Tolkien, devient rapidement un succès international, joué plus de 1 300 fois à travers le monde. *Le Seigneur des Anneaux*, adapté en 1985, constitue également l'une des belles réalisations du TSF... et l'une

des préférées d'André Viens. «Je m'intéresse à l'imaginaire, aux légendes, aux mythes et à la science-fiction, tout en traitant de réalités, de valeurs et de sentiments humains, explique-t-il. Je souhaite que le spectateur pénètre dans un autre univers.»

Les trames sonores originales, les effets spéciaux, les éclairages et les projections jouent un grand rôle dans la création de ces univers fantastiques. En sortant de la salle, les gens parlent souvent du spectacle comme si c'était un film, le plus beau des compliments, selon M. Viens. «Je ne veux pas qu'on s'ennuie, comme c'est trop souvent le cas au théâtre», déclare-t-il d'un ton critique.

Avec le temps, les marionnettes du TSF ont grandi. Alors que les premières mesuraient entre 1,60 m et 2,20 m, certaines atteignent aujourd'hui 4 mètres. Lors des festivités du 350^e anniversaire de Montréal, en 1992, le spectacle à caractère historique baptisé *Le Grand Jeu de Nuit*, présenté sur la Place d'Armes, mettait en scène des marionnettes de dix mètres de hau-

teur! «C'était exceptionnel, car nous étions à l'extérieur», précise toutefois M. Viens.

Un art majeur!

Pour André Viens, ce Prix Reconnaissance mettra en lumière un art particulier, la marionnette, qui est souvent perçu à tort comme un art mineur. Directeur de compagnie depuis plus de 35 ans, il admet qu'il est difficile de persévérer et de se renouveler sans cesse. «Je vieillis mais je ne veux pas m'asseoir sur mes lauriers, car pour moi, l'émerveillement des spectateurs est le meilleur salaire!» L'hiver prochain, les Montréalais devraient pouvoir assister au deuxième épisode de la plus récente production du TSF, intitulée *Le Royaume des Devins* ●

PUBLICITÉ

Nicolas Gill en route vers ses 5^e Jeux olympiques

Pierre-Etienne Caza

Quinze années de compétition sur la scène internationale, dont 13 dans le «top 7» mondial. Deux médailles en quatre participations aux Jeux olympiques, l'une de bronze à Barcelone en 1992 et l'autre d'argent à Sydney en 2000. Trois médailles en championnat du monde et dix titres de champion canadien. Le parcours sportif de Nicolas Gill lui a valu, avec raison, d'être qualifié de plus grand judoka de l'histoire du pays par plusieurs commentateurs et analystes. Le 9 mai prochain, il deviendra le premier diplômé de la TÉLUQ, l'université à distance de l'UQAM, à recevoir un Prix Reconnaissance.

«Je suis très surpris et flatté, d'autant plus que cet honneur provient d'un autre milieu que le judo», affirme Nicolas Gill, qui avait amorcé son certificat en administration à la TÉLUQ en 1995. À cette époque, il passait cinq à six mois par année à l'extérieur du pays. «Je synchronisais mes cours avec mes compétitions à l'étranger, car je voyageais souvent



Photo: Nancy Lessard

Nicolas Gill, lauréat du Prix Reconnaissance UQAM 2007 de la TÉLUQ.

seul, se rappelle-t-il. En train, en avion ou en autobus, c'était le moment idéal pour étudier, tandis qu'à Montréal, je n'avais jamais le temps!»

Il estime ainsi avoir réalisé 80 % de ses études à l'extérieur du pays. «La TÉLUQ offrait de la flexibilité dans les processus d'évaluation, ce qui me convenait parfaitement», poursuit-il, en soulignant la nécessité d'une

discipline personnelle stricte, qui lui a permis d'obtenir son diplôme à l'automne 2000.

La bosse des affaires

Il avoue avoir choisi d'étudier en administration par curiosité. «J'avais complété mes études collégiales en sciences pures, sans trop me poser de questions, raconte-t-il. Avec la TÉLUQ, c'était la première fois que je m'inscrivais à des cours selon mes intérêts. Je possédais peu de connaissances en marketing, en fiscalité et en comptabilité, par exemple, mais je désirais en apprendre davantage.» L'expérience fut concluante, même s'il s'est aperçu, finalement, que la comptabilité ne l'intéressait vraiment pas, dit-il en riant.

L'ancien judoka admet toutefois que plusieurs notions apprises dans le cadre de son certificat lui ont été utiles en 2002, lorsqu'il a démarré sa propre entreprise, Gill Sports inc., une compagnie d'équipement de judo spécialisée dans l'importation de produits manufacturés. «Je travaille présentement à développer mon réseau de

vente et de distribution à l'extérieur du pays, puisque le Canada demeure un marché restreint pour le judo», explique-t-il.

En route vers Pékin!

Nicolas a dû engager un employé, car le temps lui manque: il est toujours sur la route cinq à six mois par année, même s'il a abandonné la compétition en janvier 2005. C'est que le jour même de l'annonce de sa retraite, il acceptait de devenir entraîneur national de l'équipe canadienne! «La transition était entamée depuis quelques années, explique-t-il. Lors de la saison 1997-98, durant laquelle j'ai été blessé à un genou, mon entraîneur m'avait offert de l'assister. À la fin de la saison, je savais que c'était un rôle qui me plaisait. Après les Jeux olympiques de Sydney, en 2000, j'ai consacré

de plus en plus de mon temps comme entraîneur auprès des jeunes.»

«J'ai toujours eu la faculté de percevoir ce qui se passe dans un combat, poursuit-il. Je peux décortiquer tous les mouvements de façon à pouvoir dire à un athlète ce qu'il fait bien et à lui enseigner ce qu'il doit améliorer.»

Nicolas Gill sera donc à Pékin, en 2008, avec ses protégés. Les sélections olympiques ont lieu cet été et les championnats du monde disputés l'automne prochain devraient fournir de bonnes indications sur les talents à surveiller. «Marie-Hélène Chisholm, qui a terminé cinquième à Athènes et aux derniers championnats du monde, devrait être de la partie, dit l'entraîneur. Chez les hommes, le plus constant a été Frazer Will, qui en serait à ses premiers Jeux.» La relève de Gill est entre bonnes mains! ●

Performance de l'UQAM au Concours Gale



Photo: Marie-Michel Trudeau

Dans l'ordre habituel, Eve-Marie Archambault, Richard Vendette, Marie-Josée Trudeau et Marie-Laurence Lenfant.

Pierre-Etienne Caza

Quatre étudiants au baccalauréat en droit, Eve-Marie Archambault, Marie-Laurence Lenfant, Marie-Josée Trudeau et Richard Vendette, ont remporté le prix de la meilleure équipe francophone au Concours Gale tenu les 24 et 25 février dernier, à Toronto. Il s'agit de la deuxième victoire consécutive de l'UQAM à ce concours canadien de plaidoirie en droit pénal et constitutionnel.

Dix-neuf des 21 facultés de droit du pays participaient à ce concours qui s'est déroulé dans le bâtiment de la Cour d'appel de l'Ontario. «Nous avons plaidé devant un tribunal fictif comme s'il était possible d'en appeler d'une décision de la Cour suprême du Canada», explique Marie-Josée Trudeau, membre du quatuor uqamien. Le cas en litige était la cause du club échangiste *L'Orage*, le propriétaire ayant été reconnu coupable par les instances provinciales avant de se voir acquitté par la Cour suprême en 2005.

Les équipes participantes ont dû se préparer à plaider à la fois pour l'appelant et pour la Couronne. Ils se sont attelés à la tâche dès la mi-octobre, rédigeant deux mémoires d'appel de 20 pages chacun, qu'ils ont déposés à la mi-janvier. «Il faut être concis pour développer un grand nombre d'arguments en peu de pages», explique Marie-Josée. M^e Khalid M'Seffar, chargé de cours à l'UQAM, les a épaulés et conseillés durant les longs mois de rédaction. «Nous y avons consacré environ 50 heures de travail par semaine, en plus de nos horaires de cours réguliers», raconte-t-elle.

Dès la mi-janvier, ils ont répété leurs plaidoiries, avec le concours de M^e Denis Gallant, également chargé de cours à l'UQAM. «Nous devons maîtriser tous les concepts et être en mesure de répondre à toutes les questions ou attaques de la partie adverse», précise Marie-Josée.

Lors du concours, une paire uqamienne a affronté l'Université de Colombie-Britannique en tant qu'appelant, alors que l'autre paire a re-

présenté la Reine face à l'Université de Moncton. Les notes attribuées aux mémoires ont été additionnées à celles obtenues pour leurs plaidoiries respectives. L'équipe de l'UQAM a terminé au 5^e rang, ex-æquo avec l'Université de Colombie-Britannique, ratant la finale (réservée aux 4 meilleures universités) de très peu. Le quatuor uqamien a toutefois devancé tous ses rivaux québécois.

«Nous avons eu une chance extraordinaire de nous initier à la plaidoirie et de le faire en situation d'appel, devant des juges que nous croiserons peut-être au cours de notre carrière», ajoute Marie-Josée, qui souligne qu'à peine 20 % des avocats du Barreau du Québec plaident.

L'automne prochain, elle et sa collègue Marie-Laurence Lenfant entreront à l'École du Barreau, alors que Richard Vendette terminera son baccalauréat et que Eve-Marie Archambault se dirigera vers le notariat. Félicitations à l'équipe et aux deux entraîneurs, M^e Denis Gallant et M^e Khalid M'Seffar! ●

PUBLICITÉ

La gestion des matières dangereuses



Photo: Nathalie St-Pierre

Branle-bas en février dernier au pavillon CB du Complexe des sciences Pierre-Dansereau. Une matière dangereuse s'était déversée près du Magasin de chimie! Aucun mouvement de panique n'a toutefois été rapporté, puisque la matière en question était en réalité... de l'eau. Il s'agissait d'une simulation organisée par le Département de chimie et le Service de la prévention et de la sécurité (SPS) de l'UQAM. Ce type spécifique d'exercice était organisé à l'université pour la première fois. Tous les intervenants impliqués ont profité de l'occasion pour analyser l'efficacité et la cohésion de leurs réactions respectives.

À l'UQAM, une équipe spéciale du SPS est responsable de la gestion des matières dangereuses (GMD) utilisées ou produites dans le cadre d'activités académiques ou de recherche, principalement au Complexe des sciences, mais aussi au pavillon Judith-Jasmin (par exemple pour la peinture et la térébenthine utilisées en arts). Elle assure la cueillette quotidienne des déchets biomédicaux (par exemple les cultures cellulaires), chimiques (acides, bases, solvants) et radioactifs (les isotopes tels le carbone 14), le tout en accord avec la *Loi sur la qualité de l'environnement* et avec la volumineuse réglementation émise par la Commission canadienne de sûreté nucléaire.

Les déchets sont d'abord entreposés de façon sécuritaire au sous-sol des pavillons CB et SB. «Dès la cueillette, ils sont triés afin d'éviter les incompatibilités», explique Luc Hamelin, directeur-adjoint du SPS. Ils sont ensuite transférés au quai sécurisé du pavillon PK, la veille de leur collecte par des firmes spécialisées et dûment accréditées.

L'équipe de GMD effectue chaque année de nombreuses formations aux usagers (étudiants, assistants de recherche, techniciens de laboratoire, professeurs, etc.) afin que ceux-ci puissent se familiariser avec les contenants, poubelles, sacs et autres armoires de déversement qui servent pour les différents types de déchets. «Toutes les personnes en charge des laboratoires possèdent obligatoirement la formation requise en cas d'incident mineur ou majeur», précise Marie Leclerc, conseillère en prévention et officière en radioprotection.

Les panneaux signalétiques à l'entrée de chaque laboratoire sont également produits par l'équipe de GMD. «Prévention, formation, communication, hygiène, santé et sécurité au travail sont intimement liées lorsqu'il est question de matières dangereuses. Nous avons le souci de la protection des personnes et de l'environnement», assure M. Hamelin.

Pierre-Etienne Caza

LUNDI 2 AVRIL

Département de psychologie

Séminaire: «Les destins de la pulsion de mort», de 19h à 21h.

Responsable et animatrice:

Louise Grenier, UQAM.

Pavillon Hubert-Aquin,

salle Café Aquin (A-2030).

Renseignements: Louise Grenier

(514) 987-4184

gepi.psa.@internet.uqam.ca

Département de musique

Concert: «Soirée d'opéra de l'Atelier d'opéra de l'UQAM», à 20h.

Au programme: extraits d'opéras.

Direction: Samuel Gagnon; pianiste:

Denyse Saint-Pierre;

direction artistique: Colette Boky.

Centre Pierre-Péladeau,

Salle Pierre-Mercure.

Renseignements: Hélène Gagnon

(514) 987-3000, poste 0294

gagnon.helene@uqam.ca

MARDI 3 AVRIL

GEIRSO-UQAM

Conférence-midi: «Identification des liens de causalité en économétrie: le cas des médicaments»,

de 12h30 à 14h30.

Conférencier: Philip Merrigan,

professeur, Département des

sciences économiques, UQAM.

Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1340.

Renseignements: Louise Rolland

(514) 987-0379

geirso@uqam.ca

www.geirsomedicaments.uqam.ca

Délégation Droits et Démocratie de l'UQAM

Conférence: «Haïti 2007:

États des lieux et perspectives

d'avenir», de 17h30 à 18h30.

Conférencier: Nicholas Galletti,

agent régional pour le réseau Droits

et Démocratie en Amérique latine.

Pavillon Hubert-Aquin, salle A-2645.

Renseignements: Nathalie Bellerose

(450) 444-2397

droitsdemocratie.uqam@yahoo.a

www.dd-rd.net/uqam

Département de musique

Concert: «Trois ensembles musicaux au Centre Pierre-Péladeau», à 20h.

Interprètes: Ensemble Alla Caccia

(octuor de cor);

Orchestre d'harmonie de l'UQAM;

direction: Jean-Louis Gagnon.

Centre Pierre-Péladeau,

Salle Pierre-Mercure.

Renseignements: Hélène Gagnon

(514) 987-3000, poste 0294

gagnon.helene@uqam.ca

MERCREDI 4 AVRIL

Département de psychologie

Conférence-midi du GEPI:

«Crime dit passionnel et violence

masculine», de 12h30 à 14h.

Conférencière: Annick Houel,

Université Lumière Lyon.

Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2901.

Renseignements: Valérie Bouchard

(514) 987-4184

bouchard.valerie.4@courrier.uqam.ca

www.unites.uqam.ca/gepi/

Observatoire sur les missions de paix de la Chaire Raoul-Dandurand

Conférence: «Des casques bleus aux

casques verts: la couleur de la paix»,

de 18h à 20h30.

Nombreux conférenciers.

Centre Pierre-Péladeau, Salon orange.

Renseignements: Katia Gagné

(514) 987-3000, poste 8228

gagne.katia@uqam.ca

www.dandurand.uqam.ca

Faculté de science politique et de droit

Conférence: «Enjeux et défis

politiques au Québec avec

Joseph Facal», de 18h à 19h30.

Agora du Cœur des sciences,

145, ave du Président-Kenedy,

Métro Place-des-Arts.

Renseignements: Jasmin Guénette

jguenette@iedm.org

www.uqam.ca/cartons/2006-2007/sc_politique/rencontre_4avril.htm

École supérieure de théâtre

Pièce de théâtre: *Parasites*,

jusqu'au 7 avril à 20h, matinée

du 6 avril à 14h.

Texte: Marius Von Mayenburg;

mise en scène: Mélissa Barcelo.

Pavillon Judith-Jasmin, Studio

théâtre Alfred-Laliberté (J-M400).

Renseignements: Denise Laramée

(514) 987-4116

laramee.denise@uqam.ca

www.estuqam.ca

Débusquer les récupérations de la science

Dominique Forget

Les compagnies pharmaceutiques nous promettent, «preuves scientifiques» à l'appui, que leurs produits peuvent faire des miracles pour renverser les signes de l'âge. Au même moment, la droite religieuse américaine retient ce qu'elle veut des dernières connaissances en génétique pour nourrir sa notion de «dessein intelligent». Que ce soit pour appuyer des intérêts mercantiles, théologiques ou politiques, les organisations sont nombreuses à appliquer le vernis de la science à leurs idées.

Selon Guillaume Lecointre, professeur au Muséum d'histoire naturelle

de Paris et spécialiste de la taxinomie, ces récupérations sont dangereuses. C'est pire quand les groupes de pression dictent à la science ce qu'elle doit trouver. «Le scepticisme duquel doit découler toute démarche scientifique est dès lors compromis, souligne-t-il. Par conséquent, notre compréhension du monde l'est aussi.»

Malheureusement, il se trouve toujours des scientifiques pour obéir aux ordres. Le professeur prend en exemple le cas des scientifiques allemands qui, sous l'emprise du régime nazi, avaient montré par leurs prétendues études que la race juive était nocive et malfaisante.

Guillaume Lecointre, qui a signé

pendant 10 ans des chroniques scientifiques dans *Charlie Hebdo*, un journal polémique et satirique français, présentera une conférence au Cœur des sciences, le 11 avril. «Les citoyens sont régulièrement confrontés à des récupérations de la science. Il faut aiguïser leur esprit critique et leur donner des outils pour tracer les contours de la démarche scientifique.»

Au Cœur des sciences, mercredi le 11 avril 2007, à 19h. Adultes: 8\$. Étudiants et aînés: 2\$.

SUR INTERNET

www.coeurdessciences.uqam.ca

PUBLICITÉ

JEUDI 5 AVRIL

Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie

Conférence: «Convergences et divergences dans les débats contemporains sur la transition du capitalisme en Europe», de 12h30 à 14h.
Conférencier: Frédérick Guillaume Dufour, postdoctorant, Chaire MCD. Pavillon Hubert-Aquin, salle A-5020.
Renseignements: Pierre-Paul St-Onge (514) 987-3000, poste 4897 st-onge.pierre-paul@uqam.ca
www.chaire-mcd.ca

VENDREDI 6 AVRIL

Choeur de l'UQAM

Grand concert du Vendredi saint, à 20h.
Au programme: *Psalmus Hungaricus op. 13* de Kodály; et œuvres de Mozart, Schumann et Wagner.
Interprètes: Choeur de l'UQAM; Orchestre de la Société Philharmonique de Montréal (25^e anniversaire); Emil Ciobota, violon; Antonio Di Cristofano, piano; Franco Tenelli, ténor; Miklós Takács, direction. Église Saint-Jean Baptiste, angle Rachel et Henri-Julien (Métro Mont-Royal).
Renseignements: (514) 842-2112 ou (514) 790-1245 philharmontreal@hotmail.com
www.uqam.ca/choeur

MARDI 10 AVRIL

CELAT-UQAM (Centre interuniversitaire sur les lettres, les arts et les traditions)

Conférence-causerie: «De l'urbanisation à la patrimonialisation: reconstructions, villes et quartiers nouveaux», de 12h30 à 14h.
Conférencier: Patrick Dieudonné, Université de Bretagne occidentale. Pavillon 279 Sainte-Catherine Est, salle DC-2300.
Renseignements: Caroline Désy (514) 987-3000, poste 1664 desy.caroline@uqam.ca

Département des sciences religieuses

Conférence: «Thaïlande, Laos, Cambodge: survivance de l'hindouisme en Asie du Sud-Est», de 12h30 à 14h.
Conférencier: Mark Bradley, UQAM. Pavillon Judith-Jasmin, Salle des Boiseries (J-2805).
Renseignements: Mark Bradley (514) 987-3000, poste 4497 bradley.mark@uqam.ca
www.religion.uqam.ca

MERCREDI 11 AVRIL

Département de science politique

Conférence-midi: «Le Canada et la guerre d'Irak: comment Ottawa a dit non à Washington», de 12h30 à 14h.
Conférencier: Eddie Goldenberg, an-

cient conseiller spécial de Jean Chrétien. Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-M110.

Renseignements: Frédéric Bastien (514) 987-4141 frederic@bastien.com
www.politis.uqam.ca

Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques

Table ronde: «Élections 2007: portrait des présidentielles en France», de 18h à 19h30.
Nombreux conférenciers. Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements: Katia Gagné (514) 987-3000, poste 8228 gagne.katia@uqam.ca
www.dandurand.uqam.ca

École supérieure de théâtre

Pièce de théâtre: *Trilogie du revoir*, jusqu'au 14 avril à 20h et matinée du 13 avril à 14h.
Texte: Botho Strauss; mise en scène: Silvy Grenier. Pavillon Judith-Jasmin, Studio d'essai Claude-Gauvreau (J-2020).
Renseignements: Denise Laramée (514) 987-4116 laramee.denise@uqam.ca
www.estuqam.ca

Département de danse

Spectacle de danse: *Ces silences des autres*, jusqu'au 14 avril à 20h.
Chorégraphie et direction artistique: Louise Bédard. Studio de l'Agora de la danse, 840 rue Cherrier.
Renseignements: (514) 525-3500

JEUDI 12 AVRIL

IREF (Institut de recherches et d'études féministes)

Conférence: «Intervention intensive et maternité intensive: quel impact pour les mères de jeunes enfants autistes?».
Conférencière: Catherine Des Rivières-Pigeon, UQAM. Pavillon Hubert-Aquin, salle WB-3200.
Renseignements: Céline O'Dowd iref@uqam.ca
www.iref.uqam.ca

VENDREDI 13 AVRIL

Observatoire des Amériques-Comité UQAM Amérique latine

«Journée de sensibilisation sur la violence urbaine en Amérique latine», de 9h30 à 12h30.
Nombreux conférenciers. Pavillon Hubert-Aquin, Amphithéâtre (salle A-M050).
Renseignements: oda@uqam.ca
www.ameriques.uqam.ca

Galerie de l'UQAM

Exposition: «Printemps Plein temps 2007», jusqu'au 21 avril, du mardi au samedi de 12h à 18h.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120, Galerie de l'UQAM.
Renseignements: (514) 987-8421 galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca

Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie

Séminaire: «Le sujet dans une culture de l'argent selon Georg Simmel», de 14h à 17h.
Conférencier: Alain Deneault, postdoctorant à la Chaire MCD. Pavillon Hubert-Aquin, salle A-5020.
Renseignements: Pierre-Paul St-Onge st-onge.pierre-paul@uqam.ca
www.chaire-mcd.ca

Des difficultés techniques ont fait en sorte que certains événements n'ont pu être annoncés. Nous nous excusons des inconconvénients que cela a pu vous causer.

Formulaire Web

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante: www.uqam.ca/evenements 10 jours avant la parution.
Prochaines parutions: 16 et 30 avril 2007.

PUBLICITÉ

Pour rapprocher les chercheurs et les praticiens

Claude Gauvreau

C'est pour améliorer les services destinés aux jeunes en difficulté et à leur famille, que s'est créée une nouvelle chaire de recherche à l'UQAM: la Chaire d'étude sur l'application des connaissances. Son objectif est de mieux comprendre les facteurs favorisant l'utilisation des connaissances scientifiques par les intervenants sociaux qui agissent auprès des jeunes, explique François Chagnon, titulaire de la chaire et professeur au Département de psychologie. «On a beau insister sur l'importance du transfert des connaissances, les études démontrent que les connaissances issues de la recherche universitaire dans le domaine social, même quand elles sont accessibles, demeurent peu utilisées.»

Le projet de créer une telle chaire a été initié par le Centre jeunesse de Montréal-Institut universitaire (CJM-IU) qui fait partie du réseau des 16 centres jeunesse du Québec. Ceux-ci offrent des services à plus de 100 000 jeunes qui vivent de graves difficultés sociales et affectives: délinquance, suicide, violence, etc. La Chaire aura également pour partenaires l'Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS), le Centre de recherche interuniversitaire sur le suicide et l'euthanasie (CRISE) et la Chaire interuniversitaire Marie-Vincent sur les agressions sexuelles envers les enfants.

François Chagnon possède plus de 25 années d'expérience dans le domaine de l'intervention auprès des jeunes en difficulté. «Le suicide est un phénomène complexe, dit-il, et sa prévention exige de mobiliser des connaissances de pointe, notamment en sociologie, en psychologie, en psychiatrie et en sciences cognitives. Une utilisation plus soutenue de ces connaissances par les organismes de prévention permettrait d'améliorer les interventions.»

Des univers différents

La plupart des intervenants dans les Centres jeunesse et les organismes de prévention du suicide considèrent que la collaboration avec les chercheurs est nécessaire. Pourtant, observe M. Chagnon, seule une minorité d'entre eux (20 à 30 %) disent utiliser fréquemment les connaissances scientifiques dans l'accomplissement de leurs tâches. Selon lui, l'application des connaissances dépend en bonne partie des interactions entre les chercheurs et les praticiens qui sont sur le terrain.

Même si les chercheurs et les praticiens partagent une même volonté, celle de contribuer à la qualité de vie de milliers de jeunes, il reste qu'ils appartiennent à des univers différents et que leurs objectifs, leurs attentes et leurs façons de travailler ne sont pas les mêmes, souligne M. Chagnon. «Le rôle premier des intervenants n'est pas de produire un savoir mais d'offrir de bons services. Ils doivent composer avec des ressources limitées et ont peu de temps pour s'investir dans la recherche. Pour venir en aide aux jeunes, ils ont besoin de solutions



Photo : Nathalie St-Pierre

François Chagnon, professeur au Département de psychologie, est le titulaire de la Chaire d'étude sur l'application des connaissances dans le domaine des jeunes et des familles en difficulté.

concrètes et de réponses rapides à des problèmes précis. Les chercheurs, de leur côté, ont un autre agenda qui est celui de faire avancer les connaissances.

ces. Ils effectuent leurs recherches sur des cycles de trois à cinq ans et estiment qu'il n'est pas toujours possible de trouver des réponses immédiates à des problèmes complexes.»

Une communauté de pratique

Selon François Chagnon, le rapprochement entre les deux univers est non seulement souhaitable mais possible. Dans le cadre d'une expérience pilote qui a duré un an, il a participé à ce qu'il appelle une «communauté de pratique». Des chercheurs universitaires et des représentants d'une dizaine d'organismes québécois en prévention du suicide se sont regroupés afin de partager leurs connaissances autour de thèmes communs: la notion de risque suicidaire, les stratégies spécifiques d'intervention auprès des jeunes hommes et l'arrimage entre les services et la prise en charge des personnes suicidaires dans leur communauté. Pour faciliter les échanges, ils avaient créé un site Internet et un forum de discussion permanent.

«L'expérience a démontré que ce n'est pas tant la valeur objective des données de la recherche scientifique qui incite les intervenants à les utiliser, que la qualité de la collaboration

avec les chercheurs», explique M. Chagnon. La relation de confiance, comme dans tout rapport humain, est donc fondamentale, mais il faut du temps pour la développer, ajoute-t-il. «Il a fallu plusieurs mois de discussions pour établir un respect mutuel des expertises de chacun, pour se convaincre qu'il n'y a pas de rapport hiérarchique entre le savoir académique et le savoir clinique et que les intervenants peuvent jouer un rôle actif dans la transformation des connaissances en savoir-faire.»

Le chercheur insiste également sur la nécessité de créer des outils et des indicateurs permettant de mesurer l'utilisation des connaissances et leur impact dans l'action. «Surtout, il importe de maintenir, sur une longue période de temps, une relation de proximité entre chercheurs et praticiens pour qu'ils apprennent à développer un langage commun.»

C'est pourquoi François Chagnon s'est lancé dans un nouveau projet qui consistera à observer, pendant trois ans, les processus de collaboration dans un groupe de chercheurs et praticiens du Québec, de France et de Belgique, tous intéressés par la prévention du suicide •

NOUVELLES DE LA COMMISSION DES ÉTUDES

Création de prix d'excellence en enseignement

Claude Gauvreau

À sa réunion du 27 mars, la Commission des études a approuvé la création de deux prix institutionnels d'excellence en enseignement, dont l'un serait remis à un professeur ou à un maître de langue et l'autre à un chargé de cours. Les lauréats recevraient également une somme de 3 000 \$ pour leurs activités. L'UQAM, rappelons-le, est l'une des rares universités québécoises à ne pas offrir

de prix d'excellence en enseignement. Jusqu'à maintenant, les professeurs, maîtres de langue et chargés de cours n'avaient accès qu'au prix décerné par le réseau de l'Université du Québec.

Les objectifs d'un tel concours, qui sera lancé au cours des prochains mois, sont de valoriser l'enseignement et de reconnaître la diversité des pratiques professionnelles des enseignants. L'excellence peut, en effet, se manifester de plusieurs façons: prestation en classe, innovation pédagogique,

encadrement des étudiants, etc.

Afin de respecter cette diversité, le concours prévoit la possibilité de créer différents volets pour souligner l'excellence des réalisations d'individus ou d'équipes de travail. Cette année, le concours comportera un seul volet, celui appelé «Influence sur la qualité d'apprentissage des étudiants».

À noter que les facultés pourront également offrir des prix d'excellence en enseignement en s'inspirant des règles et des critères du concours institu-

tionnel. La qualité de l'enseignement et de l'encadrement, le leadership en enseignement et l'effort d'innovation pédagogique figurent parmi les critères d'appréciation du comité de sélection du concours, composé de professeurs, maîtres de langue et chargés de cours, auxquels s'ajouterait un étudiant de troisième année de baccalauréat ou des cycles supérieurs •

PUBLICITÉ